

**Spada**

Bogdan Teodorescu

# Spada



Traduit du roumain par  
Jean-Louis Courriol

**Agullo**

© Bogdan Teodorescu, 2008  
Titre original: *Spada*

© Agullo Éditions, 2016 pour la traduction française  
[www.agullo-editions.com](http://www.agullo-editions.com)

Conception graphique : WIPbrands

# 1

Torpeur d'un dimanche d'été sur la place Obor... La chaleur faisait fuir les gens chez eux et obligeait les vendeurs ambulants à se réfugier à l'ombre de leurs baraques. Sur les grills de la place grésillaient encore un ou deux rouleaux de viande douteuse, et sur les tables sales en plastique étaient affalés, devant leur chope de bière, quelques hommes qui n'avaient guère envie de revoir de sitôt leur charmante épouse. Au coin de la place et devant le magasin Bucur Obor, Nélou, alias la Mouche, faisait passer d'une main à l'autre, sous les yeux de clients épars, des boîtes d'allumettes en répétant mécaniquement : « Dans celle-là y en a, dans celle-là y en a pas. » Il avait payé une fortune l'autorisation de travailler sur la place Obor, mais les affaires ne marchaient guère. C'est pour ça qu'il était encore à traîner par là en fin de marché alors que le plus gros des chalands était déjà parti. Un peu plus loin allait et venait une petite vieille à laquelle il avait soutiré 50 000 lei. Elle lui avait demandé de lui rendre son argent mais il y avait encore trop de monde sur le marché pour qu'il envisage de le

faire. En général, il rendait leur argent à ceux qui étaient plus à plaindre que lui, mais quelque chose l'agaçait chez cette vieille. Ce n'était pas la retraitée typique de l'époque qui tentait sa chance. Il lui jeta un nouveau coup d'œil et décida de ne rien lui rendre.

Il avait appris le métier auprès du père Fané Sourdou mais jamais ses mains n'iraient aussi vite que celles de son maître. Sans compter que le père Fané Sourdou savait blaguer, parler aux clients, les rouler en paroles avant de leur piquer leur fric. Lui, il avait déjà failli se faire rosser deux fois par des ouvriers taillés comme des armoires à glace qui avaient perdu comme des idiots plus d'un demi-million chacun.

La Mouche ramassa sa petite table, envoya promener sèchement la vieille qui faisait une dernière tentative pour récupérer son argent et prit le chemin de chez lui. Il aurait bien bu une bière mais entre lui et la terrasse se tenait la vieille qui râlait, pleurnichait et ne semblait pas avoir la moindre intention de partir.

Dans le passage longeant le magasin, il y avait de l'ombre et, malgré les mauvaises odeurs, il s'y arrêta pour souffler un peu. Au moment où il s'apprêtait à en sortir, il vit un individu habillé d'une longue cape gris-blanc qui se dirigeait vers lui. Quand il fut à deux mètres de distance, le type écarta d'un geste ample le pan de sa cape et sortit un poignard qu'il fit tourner prestement avant de le planter dans la gorge de la Mouche.

## 2

Il ne restait pas tout à fait une heure avant le bouclage de l'édition et dans les halls de la rédaction le silence était revenu. Une bonne partie du personnel était en congé et de toute façon les sujets manquaient. Victor Iacobescu répondit avec ennui au téléphone mobile sur l'écran duquel ne s'affichait aucun numéro. Encore un malin qui se protégeait...

— Salut, Victor!

— Salut, commissaire! Ça va?

— C'est pour t'annoncer qu'on vient d'en trouver un la gorge tranchée derrière Bucur Obor.

— C'est quoi?

— Un Tzigane... J'en sais pas plus. Si tu envoies quelqu'un tout de suite tu le trouveras peut-être encore là-bas.

— C'est une vengeance, un règlement de comptes?

— Je t'ai dit que j'en savais pas plus... On se rappelle.

Un peu plus d'une heure plus tard, l'équipe envoyée sur place revenait avec plusieurs photos sur lesquelles la chose la plus visible était une mare de sang, et quelques éléments d'informations. Le mort, surnommé la Mouche, était un Tzigane de vingt-cinq ans environ,

connu à Obor. Il travaillait au bonneteau depuis cinq ou six mois. Il faisait partie de la bande à Bébé Slits. C'est tout ce qu'on savait. Un brigadier leur avait dit qu'il n'avait probablement pas payé ses dettes. Mais il avait sur lui plus de deux millions et on ne les lui avait pas pris. Il avait été liquidé d'un coup à la gorge. D'un seul coup, d'un seul.

Alors qu'il était déjà très tard, Victor modifia un peu la une pour y faire rentrer une photo et cinq lignes sur le crime d'Obor. C'était la nouvelle la plus saillante de la journée. Le lendemain, il reçut d'un témoin oculaire, qui – bien entendu – sollicitait l'anonymat, une histoire de vieille femme à laquelle on avait piqué de l'argent au bonneteau et qui avait maudit le type en souhaitant que quelqu'un lui coupe la gorge. Il apprit aussi que la Mouche devait un tas d'argent à un gros malin du monde interlope, Avakian – un Arménien célèbre pour son écurie de petites cocottes. Victor fit une nouvelle une avec la malédiction de la vieille, publia une photo plus grande des lieux du crime avec la mare de sang et le cadavre recouvert d'une toile noire, et il insinua dans son texte l'histoire de la dette et du prêteur sur gages qui aurait pu avoir des raisons de faire égorger la Mouche. Il lança l'impression du journal et se mit ensuite en quête d'Avakian qu'il rencontra tard dans la nuit devant le Vox, en face du palais du Parlement. Avakian ne voulut pas confirmer que la Mouche avait des dettes à son égard, mais ne le nia pas non plus. En revanche, il expliqua en quoi l'hypothèse d'un assassinat punitif était de toute façon absurde : ses méthodes de récupération de l'argent se fondaient sur l'élément clé de la survie du débiteur. On pouvait lui faire peur, on pouvait lui envoyer quatre

armoires à glace moldaves, s'il ne voulait rien savoir on lui coupait un doigt avec des ciseaux mais pourquoi le tuer ? Qu'est-ce qu'on y gagnait ?

À la fin de leur entretien, Avakian paya les consommations et passa une enveloppe à Victor avant de se diriger vers sa voiture. Cinq mille dollars pour que ni le nom ni l'hypothèse du prêteur sur gages n'apparaissent dans le journal. En chemin vers chez lui, Victor se rendit compte qu'aucun quotidien important n'avait traité le sujet du mort de la place Obor et que c'était probablement pour maintenir ce silence qu'Avakian avait lâché une si grosse somme. Il songea un instant à appeler une prostituée mais y renonça. Avant de s'endormir il reçut un coup de fil de son ami le commissaire ; cela lui rappela qu'il devait le payer.

— Victor, ça se complique... On vient d'en trouver un autre.

— Un autre quoi ?

— Un autre Tzigane, un bonneteur, la gorge tranchée lui aussi.

— Où ?

— Place du Sud.

— De la bande à Slits aussi ?

— Apparemment non... Tu dois savoir que les téléphones ont embrayé dessus. Si tu veux des informations, bouge-toi et vite !

La première chose dont Victor s'occupa le matin fut de savoir si le nouveau mort, le Bulgare, puisque tel était son nom, avait des dettes auprès d'Avakian. Vérification faite, il ne pouvait pas en avoir. Il était riche, très riche. Le Bulgare circulait en Mercedes, il était



mouillé dans la contrebande d'alcool, il avait des pistons au gouvernement, il avait graissé la patte à des gens très haut placés politiquement et personne ne lui cherchait de noises. Il ne pratiquait pas lui-même le bonneteau, ayant son propre réseau de joueurs. Mais de temps en temps, il allait sur les marchés pour montrer le métier aux apprentis. Sa dernière sortie lui avait coûté plutôt cher.

Victor traita le cas à part, sans faire de lien avec la Mouche. Il construisit une histoire à propos du Bulgare, personnage important dans le monde des truands, mais constata le lendemain qu'un autre quotidien l'avait devancé avec un titre bombe : « Le tueur de Tziganes ».

Il était quand même un peu tôt pour une telle affirmation après seulement deux assassinats.

Mais vers la fin de la semaine, il y en eut un troisième. Tzigane aussi, du monde interlope, un maquereau de moindre envergure qui faisait travailler des filles de Moldavie et d'Ukraine sur le périphérique. Il avait dû être attaqué au moment où il allait relever ses compteurs.

### 3

Le conseiller présidentiel à la communication et aux relations avec la presse, Valériou Istraté, était à nouveau dans ce qu'il avait l'habitude d'appeler une mauvaise passe. Il rentrait à peine d'un congé pris dans une ennuyeuse île grecque et il avait trouvé beaucoup trop de travail à son retour au Palais. Il essaya de lire les synthèses de presse produites pendant ses dix jours d'absence mais le manque d'entrain était souverain. Les seules choses intéressantes dans son métier, c'étaient les réceptions, les entretiens au Palais et les déplacements à l'étranger. Les haies d'officiels roumains polis qui souriaient doucement au Président et à sa suite, les officiels étrangers, les discussions futiles lors des repas, les achats faits en toute hâte – pendant que la voiture de l'ambassade l'attendait –, la garde d'honneur au départ et à l'arrivée... Tout cela était la récompense de la mortelle fatigue et de l'horrible ennui du reste du temps.

Il ne supportait pas les journalistes roumains parce qu'ils étaient trop peu respectueux, trop insinuants et parce qu'ils s'en étaient pris à lui dès le début de son mandat. Il n'aimait pas le reconnaître mais il savait très

bien qu'il n'occupait cette fonction que grâce à sa mère, une amie très intime du Président.

Au moment même où il s'apprêtait à quitter le bureau pour aller faire un merveilleux petit tour dans les magasins de vêtements – sa grande passion était les costumes –, une jeune femme du bureau de presse apparut avec une nouvelle synthèse dont le titre principal était le problème posé par un assassin en série dont toutes les victimes étaient des Tziganes. Après avoir lu le document en diagonale, il se dit que la chaleur meurtrière de cette fin du mois de juillet avait atteint tout le personnel : il ne manquait plus qu'on lui apporte les rapports sur les viols et les pédophiles !

Dans un bref accès de colère, il fut tenté de pondre lui-même un mémo dans lequel il se plaindrait de la manière dont il était traité. Au lieu de recevoir des communications sur des sujets majeurs – la situation internationale, les dessous de la lutte politique en Roumanie, les crises globales de la zone instable des Balkans –, on le torturait avec d'interminables histoires d'assassins. Il n'écrivit pas son mémo mais il se promit de se plaindre au Président, même s'il savait pertinemment que sa dernière entrevue avec lui remontait à plus de cinq mois.

Le Président ne le supportait tout simplement pas. Son attitude à son égard était si dure qu'il avait créé un autre bureau de presse parallèle. Ce bureau avait déjà signalé au Président les trois crimes ainsi que la protestation publiée par l'Union des Roms.

Perçu à l'étranger comme un protecteur des minorités, le Président était très sensible à ce thème et le cas présent pouvait créer de gros problèmes. Le ministère de

l'Intérieur avait assuré au Palais que l'assassin serait pris dans une semaine au maximum, sans toutefois préciser s'il y avait un suspect et si le mobile des crimes avait été identifié. Entre les trois morts, il y avait seulement deux points communs : ils étaient tous tziganes et tous opéraient en dehors de la loi.

De toute façon, le Président devait partir pour une visite de cinq jours en République du Caucase afin de parler – encore une fois – de l'oléoduc qui était supposé passer en Roumanie mais finissait toujours par se retrouver en Turquie ou en Bulgarie. D'ici son retour tout serait résolu.

Mais au moment même où il s'installait à bord de son Airbus A313, le Président apprit qu'on venait de trouver un quatrième cadavre. Tzigane aussi, délinquant également, la gorge tranchée, et sans lien apparent avec les trois premiers.

Ces quatre gorges tranchées en quelques jours déterminèrent Andréï Gabriel Iliescu, vice-président de la Fondation roumaine pour la défense des droits de l'homme, à interrompre ses vacances, laissant sa femme et ses deux filles au bord de la mer, à Neptune, et à rentrer à Bucarest.

Le président de la fondation était aux États-Unis pour un stage de formation, et des leaders roms avaient déjà saisi des organisations internationales de protection des minorités, qui commençaient à exiger des éclaircissements.

Pour Andréï Gabriel il s'agissait de toute évidence d'un règlement de comptes entre la police et les Roms, règlement que l'État roumain tolérait. En tant qu'homosexuel, il ressentait de manière très aiguë ce qu'il appelait « la politique globalement discriminatoire à l'égard des minorités » pratiquée par l'État. Mais ces crimes ne resteraient pas sans écho sur le plan international. Après ce qui s'était passé en Bosnie et au Kosovo, personne en Europe n'était plus disposé à accepter quelque forme d'excès à l'encontre d'une minorité.

Il envoya plusieurs fax d'information à ses divers contacts internationaux puis il plaça sur la page Internet de la fondation un appel en six langues en faveur de la cessation du génocide contre les minorités de Roumanie. Une précédente initiative similaire, concernant alors exclusivement les problèmes des homosexuels, avait déclenché un véritable scandale en Europe, scandale dont le paroxysme avait été le boycott par les organisations homosexuelles de Grande-Bretagne des vins importés de Roumanie.

Bien qu'il n'ait jamais pu faire état publiquement de son implication dans cette affaire, cet épisode était pour lui un des sommets de sa carrière.

Dans le cas présent, il constata avec déplaisir que la presse – dans sa totalité – cherchait à présenter les choses sous leur aspect purement spectaculaire, sans mesurer la gravité de la violation des droits des minorités. Aucune association pour la protection des droits de l'homme n'était citée, les seules opinions invoquées étaient celles des politiciens et des policiers, complices en dernière instance de l'assassin ou des assassins. Pire encore, un des quotidiens titrait en lettres rouges : « Le Poignard nous rend justice ! » Indigné, il se mit à rédiger une note de protestation contre le journal, attirant l'attention sur le fait qu'à l'heure actuelle, les tribunaux internationaux condamnaient non seulement les responsables physiques des crimes contre l'humanité mais aussi leurs complices moraux. Or un tel titre était un acte de complicité et un acte d'incitation à de nouveaux crimes. Si les Tziganes étaient coupables de quelque chose, c'était seulement d'être minoritaires dans un pays qui ne voulait pas d'eux et qui, en conséquence, avait décidé de les exterminer

sous les vivats de la majorité. Les autres minorités ne devaient pas rester impassibles – sous le regard complice des autorités – car leur tour viendrait.

Il envoya avec colère son fax au journal en question puis à tous les autres et aux télévisions. Ce qui provoqua une violente altercation avec la secrétaire du président de la fondation qui n'était pas du tout d'accord avec les textes envoyés et encore moins avec l'idée qu'ils aient été envoyés sans l'accord de son chef direct. Mais aux États-Unis, il était trois heures du matin et le chef avait éteint son téléphone mobile.